

Assemblée de la Société fribourgeoise d'éducation à Estavayer-le-Lac, le 4 juillet 1907 [suite]

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise
d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **36 (1907)**

Heft 15

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ASSEMBLÉE

DE LA

SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE D'ÉDUCATION

à Estavayer-le-Lac, le 4 juillet 1907.

(Suite)

M. l'abbé Dr Dévaud, inspecteur des écoles de la ville de Fribourg. — A mon avis, le rapport est très bien fait et je crois que nous n'avons qu'à l'adopter en bloc. Il y a un point ou l'autre sur lesquels je voudrais insister, non parce qu'ils n'ont pas suffisamment été exprimés, mais parce qu'il est toujours bon d'appuyer sur les vœux dont on souhaite la réalisation.

A propos de la conclusion 4, lettre *c*, s'il y a un vœu utile et pratique à émettre, c'est bien que le canton de Fribourg puisse se pourvoir, le plus tôt possible, d'une carte murale qui soit vraiment le pendant de notre belle carte fédérale. Vous n'ignorez pas que les cantons de Schaffhouse, de Berne et de Vaud sont pourvus déjà d'une carte gravée par les soins de M. Kummerly, à Berne, éditeur de la carte fédérale. J'ai vu l'une ou l'autre de ces cartes ; elles sont vraiment très belles. Si nous pouvions obtenir, pour nos écoles, une carte du canton qui soit aussi géographiquement parfaite, si je puis ainsi dire, que la carte fédérale, nous aurions réalisé un grand progrès pour l'enseignement de la géographie. Les deux cantons voisins, Berne et Vaud, ont déjà réalisé ce progrès ; et Fribourg, qui est enclavé dans leur territoire, ne voudra pas demeurer plus longtemps dans son isolement.

Je voudrais insister aussi sur l'importance de la géographie locale. Dans les différents pays que j'ai eu l'avantage de parcourir et d'étudier, l'enseignement inférieur revient, au fond, à étudier et à comprendre le milieu local. Telle était d'ailleurs l'idée directrice de M. Horner lorsqu'il recommandait l'enseignement intuitif, enseignement qui revient à ceci : faire comprendre le milieu local. Je dis « faire comprendre », car l'intuition seule ne suffit pas. Je me permets de protester non pas contre l'intuition ; au contraire, elle est nécessaire, mais contre l'intuition machinale et routinière qui n'éveille aucune initiative, ni aucune idée chez l'enfant. S'il faut que l'enfant voie les objets, il faut aussi et surtout que, après les avoir examinés, il réfléchisse et puisse généraliser ses conclusions. Lorsque les sens ont fourni ce qu'ils peuvent fournir, il faut que l'intelligence intervienne dans ce travail d'assimilation.

On a parlé avec beaucoup d'éloquence de « l'enseignement par l'aspect », mais on n'a peut-être pas assez fait ressortir la fin de cet enseignement. « L'enseignement par l'aspect », la leçon de chose ne doit pas être envisagée comme un but : elle n'est qu'un moyen. Lorsqu'un objet a été étudié dans son « aspect », il faut y revenir encore pour le compénétrer, pour en saisir l'idée, l'essence, l'intime réalité et parvenir enfin à une vérité générale. Je demande donc qu'à l'école primaire on fasse toujours réfléchir l'enfant sur les objets étudiés intuitivement. A ce propos, il y aurait lieu, je crois, de mettre le corps enseignant en garde contre un défaut trop fréquent. Est-ce que nos leçons de choses ne sont pas trop rapides, trop superficielles ? Est-ce que, une fois un objet sommairement étudié, on ne passe pas trop rapidement à un autre objet ? L'enseignement intuitif ne fait-il pas un peu l'effet d'un cinématographe dont les vues se succèdent sans laisser de traces profondes dans l'intelligence ? L'intuition bien comprise demande beaucoup de temps et beaucoup de travail.

Il faut choisir les objets à étudier dans le milieu connu de l'enfant : à l'école, à la maison, sur la route, dans les prés, dans le bois, etc. Et, qu'est-ce, au fond, que cette étude des objets qui entourent l'enfant ? Ce n'est pas autre chose que l'étude du milieu local. Le livre de lecture, M. Horner le disait très bien, n'est qu'un instrument, un auxiliaire. C'est le maître qui doit enseigner. Il faut donc que le maître choisisse ses leçons autour de lui, et ensuite, qu'il sache faire un usage approprié du livre de lecture. Ce dernier, pour ce qui concerne les connaissances usuelles, me paraît assez bien fait. Il y aurait quelques desiderata à formuler, mais l'ensemble est bon. Seulement, il ne faut pas que le maître s'y attache d'une manière servile ; mais s'il veut en tirer de bons fruits pour son enseignement, il faut qu'il choisisse, dans le livre de lecture, les chapitres qui se rapportent à ce qui a été vu dans l'enseignement intuitif donné à ses élèves.

Je suis étonné du petit nombre de choses que l'enfant sait observer lui-même autour de lui. On lui montre bien en classe des objets que l'on étudie dans leurs parties, dans leurs détails ; mais l'esprit de l'enfant se cantonne dans ces notions concrètes et, en dehors de la classe, dans la pratique, il n'a pas l'idée de comparer ce qu'il voit avec ce dont le maître lui a parlé. L'abstraction, la généralisation n'ont pas été suffisantes. L'enfant qui a vu, dans son livre, une gravure représentant une vache ne sait souvent pas appliquer ce qu'on lui a appris de la vache de cette gravure à la vache vivante, réelle, qui est à l'étable.

Et puisqu'il faut bien revenir à la géographie, je crois que l'on se trompe lorsqu'on s'imagine que l'élève sait lire une carte. La comparaison entre la chose et le signe de cette chose n'a pas

été apprise encore. Au lieu d'être pour l'enfant une représentation des montagnes, des vallées, des rivières, les cartes ne sont trop fréquemment qu'un bariolage plus ou moins insipide, avec des lignes, des traits, des sinuosités qui ne disent rien à son intelligence. Il incombe à l'école primaire d'apprendre aux enfants la lecture cartographique. Et comment doit se faire cet enseignement qui est à la base de toute la géographie ? Il faut partir du connu, de la salle d'école, étudiée sur place, puis représentée par un dessin, par une carte tracée au tableau ; il faut étudier de même les abords du bâtiment scolaire, le village, etc., bref, le milieu local. Dans le rayon de la géographie locale, je rangerai tout ce que les Allemands comprennent par le terme de *engere Heimat*, c'est-à-dire ce que l'enfant peut voir de ses yeux et parcourir avec ses pieds. Tel est le champ d'étude que doit se donner le programme de l'intuition locale. La *Heimatkunde* ne se borne pas à la géographie locale proprement dite ; c'est encore la religion, la langue, les mœurs, la poésie, l'art de la *Heimat*, du chez soi. On passe ensuite à la *weitere Heimat* qui comprend de plus les environs du lieu natal, la vallée, la contrée, la région habitée par l'enfant ; mettons, si l'on veut, le district et même le canton. Après avoir parcouru et étudié graduellement et par l'intuition, par l'observation directe du milieu local et dans une carte de ce milieu local, ce que j'entends par géographie locale, le maître aura enseigné à ses élèves la lecture des cartes. Si la classe possède une carte bien comprise, une carte vraiment pédagogique, il n'y aura plus qu'à passer à l'étude de la géographie plus générale. Le but de la géographie proprement dite sera atteint, et plus tard, en voyage, l'enfant, muni d'une carte, saura se tirer d'affaire.

J'estime donc que la géographie locale est de toute première importance dans l'enseignement primaire. J'ai été heureux d'entendre un instituteur dire qu'il faut revenir souvent sur la géographie locale et que celle-ci ne doit pas être négligée dans les cours supérieurs de l'école primaire. Oui, il faut revenir à chaque instant sur l'intuition locale, car les pays lointains ne sont connus que grâce aux notions données tout d'abord par la géographie locale. (*Applaudissements.*)

M. le Président. — Je remercie chaleureusement M. l'Inspecteur Dévaud des explications vraiment pédagogiques et psychologiques qu'il vient de donner. Je me permets de les souligner en passant, dans l'espoir que lorsque le compte rendu de notre assemblée paraîtra, les membres du corps enseignant ne manqueront pas de relire et d'approfondir le texte qui reproduira ses paroles. Il y a là, vraiment, de la pédagogie à méditer. (*Bravos.*)

M. l'abbé Clerc, rév. curé de Delley. — J'ai une seule obser-

vation à formuler. Si j'ai bien compris, on a dit que le livre de lecture est tout et qu'il n'est rien. S'il est tout, on peut s'en servir fréquemment et avantageusement ; s'il n'est rien, ce n'est pas la peine d'en faire une seconde édition.

J'estime qu'on demande trop à l'instituteur ; on lui demande même plus qu'il ne peut donner. S'il a des travaux écrits à corriger — et il en a toujours beaucoup — il ne peut pas, après coup, se bâtir une méthode, et préparer toute une série d'exercices d'application. Le livre de lecture doit lui venir en aide dans cette préparation, et je voudrais que ce manuel ne soit pas seulement un auxiliaire, mais un serviteur du maître. (*Applaudissements.*)

M. Pidoud, professeur à l'École normale de Hauterive. — Je tiens à féliciter le Comité de la Société fribourgeoise d'éducation d'avoir choisi, pour cette année, comme sujet d'étude, l'enseignement moderne de la géographie. Le moment était venu, en effet, d'aborder cette question. Les progrès réalisés dans tous les domaines où s'exerce l'activité de l'homme ont suscité partout d'heureuses améliorations dans les habitudes et la méthode de travail. C'est ainsi que, dans nos campagnes, nous voyons se généraliser de plus en plus les procédés de culture rationnelle.

Il en est de même dans l'enseignement. Nous sommes maintenant mieux outillés qu'autrefois pour donner un enseignement géographique tel qu'on l'exige aujourd'hui. L'enseignement primaire a sa base dans la méthode intuitive ; et les moyens d'intuition deviennent plus nombreux et plus répandus. Ainsi, pour ne citer que les gravures, nous en avons à notre disposition un nombre beaucoup plus considérable qu'autrefois.

Le matériel géographique n'est point resté en retard. Nous possédons maintenant des cartes fort bien comprises. Cependant, je dois faire ici une distinction. Nous disposons de cartes excellentes pour l'étude des parties du monde et aussi de la Suisse depuis l'apparition de la nouvelle carte élaborée par le Bureau topographique fédéral. Au début de la discussion, M. le Dr Singy a signalé le fait que les cartes de l'Europe dont sont dotées nos écoles ne répondent pas aux exigences modernes. Il s'agit sans doute ici de cartes vieilles et noircies par la fumée, ou roussies par le soleil. Celles-là, évidemment, ne peuvent pas revendiquer pour elles le mérite d'être des cartes pédagogiques. Mais il existe, en librairie, d'excellentes cartes de l'Europe. Je puis citer celle de Gæbler, adaptée aux besoins de notre pays par M. le professeur Rosier, de Genève. Cette carte répond assez bien, me semble-t-il, aux exigences de l'enseignement primaire, et elle a sur les autres cartes de Gæbler l'avantage d'être établie en langue française. Elle représente les reliefs d'une façon simple et très parlante : elle permet ainsi de faire découler la leçon du relief

lui-même, et d'envisager très facilement les divers chapitres qui en sont la conséquence. La carte employée pour l'étude du canton de Fribourg, par contre, ne répond plus aux besoins actuels et demande à être remplacée. Il n'y a pas jusqu'à la manie des cartes postales illustrées qui ne puisse rendre des services pour l'enseignement de la géographie. Puisque beaucoup ont l'habitude de collectionner les cartes de vue, tournons au moins ce goût vers un but utile et profitons des bonnes cartes illustrées pour rendre intuitif l'enseignement de la géographie.

Il faut absolument se mettre à enseigner la géographie d'après la conception moderne. Nous rions lorsqu'on nous dit qu'autrefois, il y a trente ou cinquante ans, on enseignait la géographie sans carte. On se bornait alors à la récitation machinale et insipide d'une kyrielle de noms propres. L'étude de cette branche se faisait donc sans méthode, sans tenir compte de la grande loi de l'enchaînement des faits géographiques.

Il convient de ranger en deux catégories les pays que l'enfant doit étudier : il y a d'abord la région qu'il a sous les yeux ou qu'il peut aisément visiter ; puis viennent les pays que l'enfant ne verra probablement jamais, ou du moins pas facilement : d'un côté, donc, les pays connus, et, de l'autre, les pays inconnus. Pour l'étude de ce qui est déjà un peu familier à l'enfant, la commune, la paroisse, la région ou le district, il faut commencer par l'observation directe. Mais je voudrais que dans cette étude intuitive des lieux qui environnent l'élève, la carte ne soit pas laissée de côté. Ce serait faire fausse route.

Une fois que la région a été bien observée, visitée et étudiée *de visu*, il s'agit de passer à la carte, à la représentation graphique de l'objet de la leçon. Cette carte doit être dressée autant que possible par le maître sous les yeux et avec le concours des élèves. Ceux-ci saisiront alors sans effort la signification des lignes de la carte parce qu'ils connaîtront la chose signifiée avant d'avoir vu le signe.

C'est la première grande étape de l'enseignement de la géographie en général.

Il s'agit ensuite de passer à l'étude des pays que l'enfant n'a pas vus. Ici, suivons la marche opposée à celle qui convient à la première étape. C'est à la carte que nous allons d'abord. L'enfant a été initié aux signes conventionnels qui représentent les rivières, les montagnes, les vallées des régions connues. Par une marche inverse à la première, il se rendra compte aussi fidèlement que possible de ce que sont les pays inconnus qu'on lui présente.

Ces deux voies, en apparence contraires, vont, la dernière aussi bien que la première, du connu à l'inconnu, et se complètent l'une l'autre.

J'aurais aimé voir dans le rapport de M. Bonfils, du reste excellent, une distinction mieux tranchée entre le but pédagogique de la géographie, qui est, comme dans les autres branches, de développer les facultés de l'enfant en vue de la vie pratique, et l'objet proprement dit de la géographie, afin de se rendre bien compte de ce qu'est cette branche. Je pourrais en ramener le but à la formule suivante : En géographie, on doit continuellement avoir pour but d'expliquer, d'une part, l'action naturelle de la nature sur l'homme (géographie physique), et d'autre part, la réaction de l'homme sur la nature (géographie humaine). L'homme est en quelque sorte l'esclave de la nature, soit pour ce qui concerne son genre de vie, soit pour ce qui concerne l'établissement des voies de communication, le choix des cultures, etc. ; dans toutes ces circonstances l'homme est obligé de tenir compte des conditions naturelles du milieu où il vit. Ainsi, il ne serait pas possible d'introduire dans notre canton la culture du café, ni la culture du riz. L'activité de l'homme est aussi limitée par les faits géographiques, mais, en revanche, il peut, lui aussi, corriger en quelque sorte la nature et l'améliorer pour la mieux faire servir à ses besoins. Par les voies de communication, le drainage, l'irrigation, etc., il peut modifier les aptitudes commerciales, industrielles et agricoles d'une contrée.

L'objet de la géographie est aussi nettement défini : nous nous occupons du milieu d'existence et du champ d'activité de l'homme, c'est-à-dire de la surface terrestre surtout, à laquelle nous rattachons toutefois les couches géologiques supérieures en raison de leur rôle dans la fourniture des roches, métaux et combustibles et les régions inférieures de l'atmosphère où se déploient les phénomènes de chaleur, où se créent les vents et où s'élaborent les pluies ; nous en excluons les parties profondes de la croûte terrestre et les parties très élevées de l'atmosphère, car ces régions n'ont pas une influence directe sur l'homme et celui-ci ne peut avoir une action sur elle. (*Applaudissements.*)

M. l'abbé Dr Savoy, professeur au Séminaire. — Je voudrais signaler un moyen facile de se procurer des vues qui pourraient constituer un intéressant album de géographie, ou, selon le chiffre 4, litt., *b*, des conclusions du rapport, une « collection de vues du canton, de la Suisse, de quelques sites typiques de notre globe ».

Il existe en Suisse de nombreuses sociétés de développement qui, dans le but de faire connaître au dehors les principales villes et leurs environs, publient chaque année des guides dont les illustrations, d'ailleurs très belles, sont accompagnées de détails historiques et géographiques qui en augmentent l'intérêt. Ces publications de réclame, ces guides sont distribués gratuitement

par les bureaux officiels de renseignements installés dans les centres. Je crois donc qu'en s'y adressant, il serait facile de former une petite bibliothèque de géographie scolaire. Il est vrai que ces guides sont destinés aux étrangers, et que le but de leurs auteurs n'a pas été de publier des ouvrages scolaires ; toutefois, ces publications peuvent servir au perfectionnement des maîtres et offrir aux élèves d'attrayants sujets de lecture géographique.

L'école pourrait aussi tirer parti de certaines affiches-réclames éditées par des compagnies de chemins de fer, funiculaires, etc. Ces vues, affichées dans les salles de classe, rendraient également des services pour l'enseignement de la géographie. (*Applaud.*)

M. Perriard, inspecteur scolaire. — Je m'associe aux éloges qui ont été adressés au rapporteur général, et je n'ai pas grand chose à ajouter à ce qui vient d'être dit dans cette très intéressante discussion.

Chaque fois que je vois une question proposée au corps enseignant pour étude, ma première pensée est celle-ci : Nous avons un programme officiel, un programme qui trace l'itinéraire général de notre enseignement. Cette année, en comparant la partie géographique de ce programme avec les conclusions du rapport de M. Bonfils, je constate que celui-là contient, au fond, la quintessence de celui-ci. Le programme général, si bien conçu, approuvé et rendu obligatoire par l'autorité supérieure, est réparti chaque année par les inspecteurs : les maîtres doivent donc s'y conformer ; et ce n'est que dans l'application de ce programme que les initiatives pédagogiques peuvent chercher des améliorations.

Puisque je parle de programme, permettez-moi de vous en rappeler un autre : celui des examens de recrues. Les instituteurs qui, ces soirs-ci, donnent les leçons réglementaires aux recrutables de l'année, se fourvoieraient complètement s'ils s'avisaient à poser des questions un peu scientifiques à leurs élèves. Ces jours-ci, il s'agit d'arriver très rapidement à faire revivre dans la mémoire des jeunes gens les connaissances civiques, y compris les connaissances géographiques, qui leur ont été enseignées, afin qu'au jour du recrutement, ils obtiennent la meilleure note possible.

Cette petite observation que je fais en passant, n'a point pour but de critiquer l'excellent rapport de M. Bonfils ; elle vise simplement à rappeler la réalité actuelle des choses.

A la lecture des conclusions d'un rapport général de la Société d'éducation, je me demande aussi si le corps enseignant peut, dans la pratique, à l'école, appliquer ou réaliser les vœux émis par le rapport. Il y a un instant, M. le rév. curé Clerc s'est posé la même question. Pour ma part, je crois que les maîtres peuvent répondre aux vœux exprimés dans les conclusions du rapport

de cette année. On a insisté sur le caractère pratique à donner à l'enseignement. On a eu raison : l'enseignement tend à devenir de plus en plus utilitaire. En géographie, pour être pratique, il faut apprendre la lecture, l'interprétation des cartes. Il ne suffit pas de savoir lire une carte, il faut encore savoir l'utiliser. Il vous est arrivé, sans doute, de rencontrer des voyageurs ayant leur carte en main. On rencontre même des ouvriers, surtout d'origine allemande, qui ne voyagent jamais sans leur carte. Celle-ci est pour eux un guide sûr parce qu'ils savent l'utiliser. C'est à cela que nous devons viser dans l'enseignement de la géographie.

La lecture des cartes rend des services à tout le monde. Au point de vue militaire, surtout, elle est indispensable. Vous savez que, lors des événements de 1870, les Allemands connaissaient très bien tous les accidents de terrain des contrées françaises qu'ils n'avaient pourtant jamais vues. L'usage de la carte leur suffisait.

Le pédagogue fribourgeois Bourqui, dans un ouvrage sur l'éducation, publié sous l'anonymat, disait avec raison qu'il ne faut jamais lire dans un livre ce qu'on peut lire sur une carte.

Pour donner, dès le début, une orientation pratique et utilitaire à l'enseignement de la géographie, il ne suffit pas de dire à l'enfant : Voilà le nord ; voilà le sud... Il faut encore que ces directions soient écrites en lettres très visibles dans la salle de classe.

Il est une autre circonstance dont nous ne devons pas manquer de tirer parti. En maints endroits, on trouve, sur l'angle des maisons, sur les murs de l'église ou du cimetière, l'indication de l'altitude locale. Il est à désirer que cette indication soit faite dans toutes nos localités fribourgeoises, au moins sur les murs du bâtiment scolaire. L'altitude locale peut ainsi être étudiée pratiquement ; et quand on passera à la lecture de la carte, les élèves se rendront facilement compte, par les courbes de niveau, des différences de latitude d'un endroit à un autre.

Dans plusieurs villes, à Neuchâtel par exemple, il existe une table d'orientation avec indication des noms des lieux que l'on aperçoit de ce point. Il serait fort désirable que les sociétés d'embellissement songent à pourvoir les villes qui n'en ont pas encore, de ces tables d'orientation.

L'année dernière, la Société Cailler, à Broc, a adressé aux écoles un certain nombre de vues géographiques suisses. C'est de la réclame, sans doute, mais de la réclame bien comprise et utile au point de vue scolaire. Ces vues sont très belles ; elles se recommandent par leur netteté. Le maître intelligent peut en tirer de bons fruits pour l'enseignement de la géographie.

Ces quelques points de détails ont leur importance, car tout détail intuitif est précieux à l'école primaire.

Voilà mes idées, voilà mes impressions : elles sont tout à fait personnelles et je les donne comme telles. (*Applaudissements.*)

M. Bondallaz, instituteur à Fribourg. — Je vous prie de m'excuser si je prends encore la parole. Je voudrais soulever un point qui se rattache directement à l'enseignement de la géographie de la Suisse. Jusqu'ici, nous avons toujours suivi l'ordre chronologique dans l'étude des cantons, c'est-à-dire l'ordre de leur entrée dans la Confédération. Nous commençons toujours par Uri pour finir invariablement par Genève. Cette marche est parfaitement en corrélation avec les données historiques, mais en revanche, elle est en désaccord avec la topographie naturelle du pays. Nous enseignons d'abord les cantons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden. Cette première classification est assez logique puisque les trois cantons de la Suisse primitive sont limitrophes et situés dans la même partie du territoire. Mais, bientôt, la chronologie nous conduit de Zurich, qui est dans le plateau, au canton des Grisons, dans les Alpes ; pour revenir ensuite au canton d'Argovie, dans le plateau, et pour nous arrêter, après de nombreuses pérégrinations, au canton de Genève dans le plateau.

J'estime que, pour étudier les cantons suisses d'une façon naturelle et logique, il faudrait les classer selon leur situation topographique, et étudier ainsi les cantons des Alpes, puis ceux du Plateau et enfin ceux du Jura. Cette question a déjà été discutée dans une conférence du corps enseignant de la ville de Fribourg tenue à l'Ecole normale de Hauterive et la dite conférence a reconnu que l'ordre logique et naturel pour l'étude de notre pays n'est pas celui qui a été suivi jusqu'à présent. (*Bravos.*)

M. Casimir Pilloud, instituteur à Vuisternens-en-Ogoz. — L'usage des vues géographiques rend un service incontestable dans l'enseignement de cette branche. Sans doute, il ne faut pas, comme on l'a dit, que ces vues défilent devant les yeux des élèves comme les images d'un cinématographe. L'examen d'une vue choisie d'après la leçon du jour doit être fait simultanément avec l'étude de la carte, de manière que l'élève voie à la fois la vallée, ou la montagne, ou la ville dont il s'agit, ainsi que sa situation par rapport aux autres points de la carte. Malgré tous les procédés auxquels on peut avoir recours dans l'intuition, la leçon donnée s'oublie vite ; il faudrait donc que le manuel de lecture soit conçu de telle sorte que les connaissances géographiques enseignées reviennent souvent sous les yeux de l'élève. Il faut, en un mot, que les cartes du livre de lecture puissent fixer la leçon donnée par le maître. A cet effet, il est de toute importance d'avoir une collection officielle de vues géographiques. C'est pourquoi j'appuie le vœu formulé

à la conclusion, 4 lettre *b*, et je désire que nos écoles soient un jour dotées d'une collection spéciale de vues géographiques, à l'instar de ce qui a été fait pour l'enseignement de l'histoire suisse et de l'histoire sainte.

A propos de la conclusion 5, je doute que « la géographie puisse servir de thème à toutes les branches du programme... »

La conclusion 6 a déjà été sur le tapis. Je suis aussi partisan de la cartographie. On a dit que les exercices cartographiques ennuiet et fatiguent l'élève. Cela vient de ce que la cartographie est mal enseignée. J'aimerais que le *Bulletin pédagogique* indiquât les moyens à prendre et les procédés à suivre pour que la cartographie à l'école primaire soit vraiment agréable, intéressante et pratique.

On a parlé aussi du but de la géographie que l'on aurait voulu voir mieux déterminé dans le rapport. J'estime que, dans son rapport, M. Bonfils n'a pas omis de spécifier le but de la géographie. (*Applaudissements.*)

M. le Dr Brunhes, professeur à l'Université, membre de la Commission des Etudes. — Je suis très embarrassé de prendre la parole parce que j'aurais trop à dire. Je voudrais que M. le Président m'accorde de 8 à 10 minutes et qu'il me fasse signe lorsque le délai prescrit sera écoulé.

J'ai été vraiment très satisfait du rapport et, je dois le dire, de la discussion. Je crois que tout le monde est maintenant d'accord pour faire de l'enseignement de la géographie avant tout un apprentissage de l'esprit d'observation, un enseignement visant à apprendre à voir, à apprendre à savoir regarder, à apprendre à comprendre. Nous sommes tous d'accord là-dessus, je n'insisterai donc pas sur les points acquis.

J'ai dit que le rapport est, à mon avis, fort bien, fort satisfaisant. Je me permettrai cependant d'attirer votre attention sur un point qui n'a pas précisément été traité, et je me dispenserai de reprendre tous les autres points pour lesquels je n'aurais qu'à donner mon plein assentiment. Dans le rapport et dans la discussion qui a suivi, le caractère de l'enseignement général de la géographie a été un peu délaissé. Nous sommes-nous mis bien en face des faits, non des faits permanents, mais des faits qui sont en perpétuelle transformation ? Nous devons savoir voir ce qui existe, mais nous devons savoir le voir précisément parce que cela change ; et il y a là, pour l'enseignement de la géographie et notamment de la géographie à l'école primaire, un tel contingent d'intérêt que je me permets d'y insister. Les faits qui se succèdent et qui se renouvellent sans cesse ne sont pas identiques à eux-mêmes. C'est leur variété continue qui intéresse plus vivement l'enfant et qui donne un attrait particulier à l'obser-

vation du plus petit détail. Dans la méthode directe de l'enseignement de la géographie, il ne suffit pas de montrer, il faut encore faire comprendre le pourquoi des faits qui sont étudiés. C'est ici que la comparaison vient en aide et constitue le meilleur procédé d'enseignement. Après une pluie d'orage, conduisez vos élèves sur la route pour leur faire observer les transformations innombrables que l'eau du ciel vient d'opérer à la surface de la terre, pour leur faire voir comment un talus se démolit sous l'effet des pluies et comment de jour en jour cette démolition se poursuit. A une autre occasion, conduisez vos élèves à l'entrée d'un bois défriché pour leur faire constater comment les fraisiers sont en train de conquérir la partie du sol laissée déserte ; faites-leur constater aussi comment, sur les talus des lignes de chemin de fer, le *Senecio canadensis* est en train de s'implanter et de faire une véritable invasion. Insistez sur tous ces menus détails, et l'enfant, si avide d'histoires, trouvera un immense plaisir dans l'observation de cette histoire vraie, de ce drame de la géographie qui se déroule chaque jour autour de lui. Il y remarquera ce qu'il y a de permanent et ce qu'il y a de variable à la surface de la terre ; et, s'il a suivi toute l'évolution, tout l'enchaînement de ces faits qui lui auront été montrés, on comprendra quel enthousiasme l'étude de la géographie suscitera en lui.

Je suis d'accord avec celui qui, au cours de cette discussion, s'est déclaré partisan de la géographie locale pratiquée à tous les degrés de l'école primaire. La géographie locale doit en effet être poursuivie sans cesse, car à quoi servirait de l'enseigner au degré inférieur de l'école et de s'arrêter ensuite en si bonne voie ? Mais la géographie locale a une valeur singulière non pas parce qu'elle est la géographie locale, mais parce qu'elle est le domaine de l'observation. L'observation est la clé de toute la géographie : elle est donc d'une nécessité constante. Au cours de vos promenades scolaires, vous pouvez très facilement considérer des petits lacs qui viennent d'être creusés, de petites gorges et des vallées en pleine élaboration, etc., si bien que vous pouvez en quelque sorte voir se créer tout un monde en miniature qui servira de champ d'observation et qui illustrera avantageusement vos leçons.

L'un de ces derniers jours — vendredi — à Fribourg, les eaux de la Sarine s'étaient maintenues, jusque vers 4 heures du soir, d'un vert très foncé. Mais survint un orage violent, une chute de pluie rapide, et 12 heures plus tard, le vert très franc des eaux était transformé en un jaune très profond. Et, Messieurs, qu'est-ce que cela représente si ce n'est un fait très fréquent ? Les eaux de nos rivières alpestres charrient des infinités de petits morceaux de terre détachés des montagnes. Attirons l'attention des élèves sur ce fait si intéressant en leur faisant comprendre que ce n'est

pas la quantité d'eau tombée qui change beaucoup la couleur des flots de la Sarine, mais que cette variation est plutôt due à la violence avec laquelle l'eau tombe, entraînant avec elle, jusqu'au lit de la rivière, des parcelles de la montagne. Une pluie qui aurait duré huit jours n'aurait pas produit un effet aussi grand qu'une violente averse de quelques minutes. Cette démolition fragmentaire mais continuelle des montagnes fait que ce sont nos Alpes que nous voyons passer sous le grand pont suspendu de la Sarine. Voilà des faits que vous avez à profusion sous les yeux ; faites-en profiter votre enseignement. Si je me permets d'insister sur ce point, c'est pour bien montrer que la géographie locale doit être étendue à tous les degrés de l'école primaire, et, par géographie locale, je comprends « tout le pays que nous pouvons voir de nos yeux et parcourir de nos pieds », comme on l'a si bien dit tout à l'heure. Cet enseignement local est le centre de toute la géographie. Il faudrait donc insister par dessus tout sur les faits qui se transforment sous nos yeux : la surface entière de la terre n'est pas plus immuable que les faits que je vous signalais il y a un instant.

Et, pour en revenir à la géographie économique, à la géographie humaine, je suis aussi d'avis qu'il faut y intéresser l'enfant. Comme le disait tout à l'heure un instituteur de la ville de Fribourg, on ne tient pas assez compte de la géographie économique, mais il faut en tenir compte en un tout autre sens qu'on ne l'indiquait. Plusieurs de vos élèves seront plus tard dans le commerce, mais disons-nous bien que les faits commerciaux d'aujourd'hui ne seront pas les mêmes dans une dizaine d'années. On a donc raison d'étudier ces faits, à condition que l'on considère surtout les modifications colossales qu'ils causent partout. Qu'il me suffise de rappeler que Johannesbourg, qui n'existait pas il y a 20 ans, compte aujourd'hui plus de 200,000 habitants et que Birmingham qui n'en avait, il y a deux siècles, que 4,000, en a maintenant 600,000. D'ailleurs, pour démontrer combien les faits commerciaux modifient tout sur la surface du globe, je n'ai pas besoin de chercher un exemple si loin : demandez aux enfants qui sont dans vos écoles ce qu'ils mangent, ce que l'on mange dans les campagnes fribourgeoises. Ils vous répondront que l'on mange des pommes de terre, que l'on use de sucre, que l'on boit du café, du chocolat, du thé, etc. Eh bien, disons-nous qu'il y a deux siècles, dans ce pays que nous habitons, on ne cultivait ni pommes de terre, ni betteraves et que l'on ne connaissait ni le café, ni le thé, ni le chocolat. Tous ces produits se sont introduits dans la consommation courante depuis quelques années, depuis un siècle... et qu'est-ce qu'un siècle dans l'histoire de l'humanité ? Les faits commerciaux transforment donc ce qui nous paraît le plus difficile

à modifier : nos habitudes, notre nourriture quotidienne ; de sorte qu'au fond de nos campagnes nous reconnaissons le contre-coup, la répercussion de toutes ces transformations économiques. L'enfant voit les produits nouveaux que lui apportent les progrès de la culture et du commerce... (Vous me faites signe, Monsieur le Président : c'est très bien. Je vais terminer.)

Je termine plus brusquement que je ne l'eusse voulu en rendant un hommage exceptionnel à la Carte fédérale dont sont dotées nos écoles suisses. Elle est de tout premier ordre, soit par ses excellentes courbes, soit par son relief, image fidèle de la configuration du sol de la Suisse. Elle est parfaite parce que le trait laisse subsister la lettre et parce que la lettre n'écrase pas le trait. Cette carte est tout à fait remarquable, c'est la plus belle carte pédagogique qu'il y ait dans toute l'Europe, et je n'admets pas qu'on vienne nous dire que le matériel cartographique d'aujourd'hui soit inférieur à celui dont on pouvait user il y a vingt ans. Tous les pays de l'Europe ont fait des progrès dans ce domaine, mais je rends spécialement hommage au matériel cartographique scolaire de la Suisse, comme je rends hommage au pays lui-même qui est encore jeune, géographiquement parlant, et dont les formes jeunes des montagnes, glaciers et vallées sont comme prédestinées à l'éducation géographique de la jeunesse. (*Bravos.*)

Le drame géographique, si vous savez en tirer parti, donnera un palpitant intérêt à vos leçons. Pour cela, il faut qu'à l'observation des faits, vous ajoutiez, pour la mieux faire sentir, cette intuition et cette compréhension du drame géographique. (*Longs applaudissements.*)

(*A suivre.*)

EXAMENS PÉDAGOGIQUES DES RECRUES EN 1906

Dans le numéro du 15 juin 1907, le *Bulletin pédagogique* a déjà indiqué quel était, d'après la statistique fédérale, le rang occupé par les cantons en ce qui concerne les résultats des examens pédagogiques des recrues en 1906.

Nous sommes heureux de constater, cette fois encore, un progrès réjouissant dans les résultats totaux et dans ceux des diverses branches. Comme en l'année 1905 déjà, il y a augmentation du nombre des bonnes notes et diminution de celui des mauvaises. Sur l'ensemble des recrues, 36 % (35 % en 1905), ont obtenu, cette fois, de très bons résultats ; 17 cantons sont, à cet égard, en progrès, 3 sont restés stationnaires et 5 sont en recul sur l'année 1905. La proportion des très mauvais résultats totaux (notre 4 ou 5